

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

PARADOXES
SOCIOLOGIQUES

PAR

MAX NORDAU

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR AUGUSTE DIETRICH

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1907

du





PARADOXES
SOCIOLOGIQUES

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. NORDAU

Traduits de l'allemand

Par M. AUGUSTE DIETRICH

-
- Dégénérescence, 2 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 6° édition. 17 fr. 50
- Paradoxes psychologiques, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 5° édition. 2 fr. 50
- Les Mensonges conventionnels de notre civilisation, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 9° édition. 5 fr. »
- Psycho-physiologie du génie et du talent, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 4° édit. 2 fr. 50
- Vus du dehors. *Essai de critique scientifique et philosophique sur quelques auteurs français contemporains*, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 5 fr. »
-

AUTRES TRADUCTIONS DE M. AUG. DIETRICH

- La Superstition socialiste, par R. GAROFALO, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* traduit de l'italien. 5 fr. »
- L'individu et la réforme sociale, par SANZ Y ESCARTIN, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* traduit de l'espagnol. 7 fr. 50
- La philosophie de H. Taine, par G. BARZELLOTTI, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, traduit de l'italien, 2° tirage. 7 fr. 50
- La loi de la civilisation et de la décadence, par BROOKS ADAMS, 1 vol. in-8°, traduit de l'anglais. 7 fr. 50
- Principes de psychologie individuelle et sociale, par C.-O. BUNGE, 1 vol. in-16, traduit de l'espagnol. 3 fr. »
- Sur la religion, par A. SCHOPENHAUER, 1 vol. in-16, de la *Bibliothèque de philosophie contempor.*, trad. de l'allemand. 2 fr. 50
- Ecrivains et Style, par A. SCHOPENHAUER, 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, traduit de l'allemand. 2 fr. 50
- Philosophie et philosophes, par A. SCHOPENHAUER, 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, traduit de l'allemand. 2 fr. 50

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

PARADOXES
SOCIOLOGIQUES

PAR
MAX NORDAU

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR AUGUSTE DIETRICH

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1907

Tous droits de reproduction réservés.

PARADOXES SOCIOLOGIQUES

I

REGARD EN ARRIÈRE

Dans une réunion mondaine berlinoise un peu nombreuse, j'étais assis en un coin, et contemplais le tableau que j'avais devant les yeux. Le maître de la maison contraignait son visage dur et récalcitrant au sourire figé ou plutôt au ricanement d'une danseuse, trahissant trop clairement qu'il a été emprunté pour la circonstance au costumier. La maîtresse de la maison donnait à ses lèvres passées |au rouge une courbe aimablement douce-reuse et décochait de temps à autre sur quelques invitées plus jeunes et plus jolies qu'elle, des regards chargés d'un triple extrait de venimeuse envie. Les jeunes filles jouaient, les unes adroitement, les autres si malhabilement qu'on se sentait tenté de les siffler et de leur lancer des pommes cuites, le rôle vaudevillesque de l'ingénue ahurie et intimidée. C'étaient des petites bouches oubliées entr'ouvertes dans un trouble charmant,

des yeux levés au ciel dans une extase sans cause, c'étaient des « ah ! » et des « oh ! » complètement idiots, des explosions de petits rires imbéciles, tels que peuvent en avoir des huîtres chatouillées par un doigt espiègle, des petites réponses spirituelles de nature à vous faire lever les bras et à pousser des hurlements de douleur ; et au milieu de toutes ces minauderies et manières précieuses, le sang-froid merveilleux d'un guerrier blanchi sous les armes, de temps en temps un regard dérobé acéré et impitoyable sur une rivale, un jugement cruel ou haineux sur sa personne et sa toilette, une estimation boutiquière minutieuse du prix de celle-ci, l'observation scientifiquement exacte de la durée de sa conversation avec les différents messieurs, et la constatation du nombre de ses danseurs et adorateurs ; et au cours de ce froid calcul de tête, à tout instant un agenouillement mental enthousiaste devant sa propre personne, et la répétition de la fervente litanie d'adoration personnelle : « C'est toi qui es la plus belle, la plus intelligente, la plus gracieuse de toutes. Amen ! » Les messieurs jeunes et ceux qui voulaient l'être formaient de dignes partenaires de cette « ravissante guirlande de dames », suivant l'expression consacrée. Ils admiraient la blancheur et la glaucure de leur devant de chemise, le vernis de leurs

souliers pointus de pieds plats, la courbe hardie des basques de leur habit. Ils arrivaient presque à imiter le truc du caméléon, tournant un œil amoureux vers une jeune fille, un autre plus amoureux encore vers la glace. Le vide de leur esprit était rempli par une seule image : celle de leur propre irrésistibilité. Quand l'un d'eux causait avec une dame, il observait de toute la tension de ses facultés psychiques l'effet qu'il produisait sur elle, et qu'il tâchait de renforcer au plus haut point possible par cent plaisants artifices du corps, de la voix, du regard, de la parole. Pendant ce temps, la dame aussi était préoccupée uniquement de produire sur lui la plus profonde impression qu'elle pouvait, et le choc de ces deux vanités démesurées, de ce double égoïsme impitoyable, laissait visiblement chez la dame et chez le monsieur un sentiment de plaisir, tel que l'éprouve l'organisme quand il a conscience d'une grande et utile dépense de forces. A côté des sots et des sottises passionnément amoureux d'eux-mêmes, des infâmes chasseurs de chevelures des deux sexes qui, dans un salon, comme dans une forêt vierge, cherchent uniquement des victimes, pour pouvoir suspendre des trophées à leur ceinture, il y avait aussi d'autres figures qui pouvaient amuser l'observateur. Des intrigants pratiques

assiégeaient les mères et les tantes de riches héritières. De répugnants imbéciles formaient des groupes autour d'une coquette bête et effrontée sur le compte de laquelle on se chuchotait à l'oreille toutes sortes de sales histoires, et leurs yeux de faunes, leur sourire de satyres trahissaient les pensées inavouées qui émoustillaient agréablement leurs sens dépravés. On se pressait autour d'un jeune homme à mine importante, l'influent secrétaire particulier d'un ministre, et l'on n'avait pas honte d'écouter avec un bas sourire de flagornerie ses ineffables platitudes. Un poète célèbre fut poussé dans un coin par deux dames prétentieuses qui cherchaient à dissimuler leurs couches corticales annuelles, et avaient pris pour prétexte de dégorger de niais lieux-communs sur des œuvres littéraires. Un profond philosophe eut la maladresse de se fourvoyer dans un petit cercle qui s'était formé autour d'un peintre tout bouffi d'orgueil, et la naïveté de se mêler à la conversation. Le peintre ne parla que de lui, de ses rivaux, de ses tableaux et de ses succès, et n'offrit matière au penseur, pendant un long quart d'heure, qu'à des propos puérils de diseur de riens, dont il dut ensuite rougir. Un acteur débita, sur un ton important et pénétré, comme s'il éjaculait des révélations du haut du Sinaï, de fades

anecdotes de théâtre, et des yeux de ses auditrices jaillissaient des ardeurs d'admiration qui menaçaient de comburer le gilet du comédien pontifiant. Un fort millionnaire passait en revue cette cohue agitée, et méditait, plein d'estime pour lui-même, combien il était plus grand et plus élevé que tous ces poètes et ces philosophes, ces comédiens et ces peintres, petites gens à qui la mode et les préjugés de la société accordent une certaine considération uniforme, mais qui, pris tous ensemble, ne valaient même pas la centième partie de sa signature. C'est ainsi que ce mélange de niaise présomption, de sottise afféterie, de sentiments bornés et bas, d'inexorable égoïsme et de pure et simple bêtise sans autre qualificatif, tourbillonna pendant cinq ou six longues heures, tantôt en dansant, tantôt en causant, à l'accompagnement harmonieux de la musique ou du bruit des assiettes et des tasses, jusqu'à ce qu'enfin, le visage tiré et les yeux cerclés de noir, on s'apprêtât au départ.

Rentré chez moi, je repassai dans mon esprit, suivant ma fâcheuse habitude, les impressions de la soirée. Pourquoi m'étais-je fatigué par cette veille malsaine ? Pourquoi m'étais-je privé des douceurs du lit, pour respirer dans la chaleur et dans l'encombrement un air dont l'oxygène avait été déjà

consommé par des gens vulgaires, niais, méchants ou indifférents? Quel avantage physique, intellectuel ou moral, avais-je retiré de ce tracas? Quelles impressions agréables avais-je reçues, quel mot intelligent enfin avais-je entendu, à quel propos heureux avais-je moi-même été incité? En repensant aux dernières heures écoulées, je ne trouvai rien. Un désert avec quelques os de chameaux desséchés et le jappement lointain des chacals; des ténèbres rayées de quelques phosphorescences répugnantes de putréfaction; un trou noir dans la vie. Je rougissais de la lâcheté avec laquelle j'avais accepté l'invitation, parce qu'on ne peut pourtant froisser par un refus le maître de maison bien posé et influent; je me sentais humilié au souvenir de la tolérance immorale avec laquelle j'avais subi des remarques impudemment présomptueuses ou niaisement plates, en y souriant même poliment; de l'inconcevable faiblesse avec laquelle j'avais participé moi-même au radotage des gens, avais pataugé dans le borbier banal de leurs vues, faiblesse qui m'apparaissait après coup comme une complicité coupable sans circonstances atténuantes. J'avais un vrai mal de cheveux, d'autant plus pénible qu'il n'avait pas été précédé du plaisir de l'ivresse. Or, selon la coutume, ce n'est pas contre

moi, le seul coupable au fond, mais contre le autres, que je donnai carrière à ma mauvaise humeur. Il est tellement humain de rendre les autres responsables du mal que l'on s'est fait soi seul ! Je cherchai en conséquence à soulager mon humeur aigrie, en prononçant une condamnation générale sur l'humanité. Tous polichinelles, onagres, ou coquins ! Bestiaux ruminants, ou fauves sanguinaires, ou vulgaires mâlins de l'espèce de ceux dont on noie les petits ou que l'on donne à qui les veut. Un dégoût ou une horreur ! Et c'est un drôle ou un fou, celui qui, sans y être contraint sous peine de mort, se mêle à cette vermine, hurle volontairement avec les loups et mugit avec les bœufs, vante avec le vautour les délices de la charogne, et fait la cour à la dinde pour son esprit !

Tandis que des pensées blasphématoires de cette sorte se pourchassaient dans mon cerveau, mes yeux tombèrent par hasard sur mon microscope, resté sur mon bureau à la suite de mon travail de la journée. Cet instrument agit sur moi comme jamais auparavant. La comparaison pourra sembler étrange, mais il parut se poser devant moi comme Phryné nue devant les juges d'Athènes, et dire : « Regarde-moi, et ensuite condamne, si tu en as le courage. » En moi s'éleva une voix qui,

sérieuse et autoritaire, me taxa d'injustice, et commença à célébrer avec enthousiasme l'humanité que je venais de condamner. Comment avais-je l'audace de traiter de sots et de superficiels ces mêmes hommes qui ont pu inventer le microscope ! Quel travail intellectuel profond, persévérant et vigoureux, présupposait déjà ce seul instrument ! Il se peut que ce soit le hasard qui d'abord ait enseigné comment un verre concave, comment un verre convexe, comment l'assemblage des deux verres se comportent devant un rayon lumineux. Mais l'esprit humain devait exploiter ce hasard à l'aide de son travail, pour en retirer toutes les virtualités qu'il renfermait. On dut suivre et fixer exactement la voie parcourue par les rayons lumineux à travers les différents verres, tantôt divergents, tantôt parallèles, tantôt convergents. On dut trouver la théorie géométrique de ces phénomènes. On dut construire des appareils d'une admirable finesse, pour tracer sur une plaque de verre des lignes qui divisent un millimètre en cent parties. Les hommes sont venus à bout de tout cela. Et en vue de quoi ont-ils dépensé tant de peine et de perspicacité ? Pour étendre imperceptiblement, d'une distance toute petite, échappant presque à la mesure, les limites de la connaissance. L'ignorant seul, en effet, prend

le change sur les services réels que le microscope est à même de rendre. Ce qu'on distingue avec son aide n'est rien, non seulement comme étendue, mais aussi comme importance, auprès de ce que l'on voit à l'œil nu. Le chien offre beaucoup plus d'intérêt que l'infusoire, et le chêne que la bactérie. Une artère est beaucoup plus merveilleuse qu'un vaisseau capillaire, le mouvement complexe d'un bras beaucoup plus surprenant que le simple mouvement de reptation d'une parcelle de protoplasma ou que la vibration brownienne d'une infime particule de matière inorganique, et une poitrine humaine avec tout ce qu'elle contient, beaucoup plus étonnante qu'une cellule et que ce qu'elle renferme. Les renseignements qu'un seul regard sur le monde extérieur nous apporte au sujet de toutes les conditions du cosmos et de notre « moi », ne sont même pas comparables à ceux que peut nous donner l'étude la plus persévérante de préparations microscopiques. Ce qu'en réalité nous voudrions savoir : comment sont constitués les corps dans leur essence la plus intime, de quels derniers éléments les plus simples ils sont composés, comment agissent les forces chimiques et biologiques, le microscope ne nous en dit pas le moindre mot. La dernière forme que nous dévoile même le meilleur de ces instruments, c'est la

cellule, dans laquelle nous distinguons un noyau. Peut-être voyons-nous aussi ce noyau consister en une enveloppe, en une matière vraisemblablement liquide, et en un corpuscule central. Mais là s'arrêtent la vue et la distinction. Pourtant, à en conclure d'après ses fonctions, le noyau cellulaire doit être une machine excessivement compliquée, dont nous devrions connaître la construction et le travail, pour pénétrer le secret de la vie. Entre le noyau cellulaire encore perceptible tout juste et ses derniers éléments constitutifs, s'étend encore une si énorme distance, que le petit bout de chemin entre le tissu visible à l'œil nu et la cellule, que nous pouvons parcourir à l'aide du microscope, ne signifie rien comparativement. C'est absolument comme si je voulais, assis à Berlin dans une chambre, regarder du côté de New-York, et ouvrais la porte, de sorte que j'aurais agrandi mon horizon de toute la largeur de l'antichambre. Et pour cet imperceptible allongement de la perspective, les hommes se sont donné tant de peine, ont dépensé tant de travail persévérant, d'esprit et d'habileté!

De mon microscope mon regard se porta sur ma bibliothèque, où il tomba tout d'abord sur les œuvres de William Thomson et de Helmholtz. Je

réfléchis à ce que nous savons aujourd'hui de ce que l'on nomme si inexactement les secrets de la nature. La nature n'a pas de secrets ; elle fait tout avec une franchise débonnaire. Ses fonctions s'accomplissent au grand jour, avec dégagement de lumière et de bruit, avec accompagnement de phénomènes qui éveillent l'attention. Notre faute, ou plutôt notre faiblesse, c'est de ne pas comprendre ce qui se passe autour de nous et en nous. De même que des parents parlent en présence de tout petits enfants sur toutes les choses possibles, sans que l'esprit encore trop peu développé des petits auditeurs auxquels on ne prend pas garde puisse comprendre le fond de la conversation et retenir autre chose que quelques mots sans enchaînement, ainsi la nature se livre en notre présence à tous ses travaux, et nous regardons avec des yeux stupides d'enfants, et nous ne comprenons pas, et nous ne remarquons de temps en temps qu'un coup de main, un mouvement qui revient fréquemment, un mot, sans soupçonner la signification et l'intention de tout cela. On voit que je ne m'exagère pas l'étendue de notre connaissance de la nature. Mais même le peu que nous sommes parvenus à dérober à la grande Mère, quels dons magnifiques ce peu ne présuppose-t-il pas chez nous autres hommes !

Pendant des siècles, des dizaines de siècles, on a dû épier, dépenser en masse énorme pénétration, mémoire, facultés de combinaisons, puissance d'imagination, déployer au plus haut degré patience et attention ; on a dû éviter les fourvoiements les plus perfides, vaincre les habitudes les plus obstinées de la pensée, pour parvenir à notre état actuel de la connaissance de la nature. C'est un tableau favori de ma fantaisie, de me représenter Pythagore visitant, en sa qualité d'illustre savant étranger, sous la conduite des professeurs compétents, le laboratoire de physique et de chimie d'une grande université de nos jours. Je me dépeins ce qui se passe dans son esprit, et les alternatives d'étonnement, de recueillement religieux et d'admiration sur sa physionomie, à la vue et à l'explication des appareils qui permettent d'analyser la nature chimique des sources du rayonnement du soleil et même des nébuleuses, d'enregistrer le nombre des vibrations d'une onde sonore par seconde, le nombre et l'étendue des vibrations d'un rayon lumineux, de mesurer la rapidité de la translation d'un courant électrique à travers un fil de cuivre ou d'argent, de reconnaître la quantité de chaleur qui, dans la combinaison ou la décomposition chimique de deux gaz, est libérée ou absorbée. Quel horizon

s'ouvrirait soudainement devant lui ! Quel élargissement en quelque sorte divin de son esprit sentirait-il en lui ! Et cet antique fils de la Grande-Grèce savait cependant déjà tant de choses, et avait déjà eu l'idée de chercher derrière les phénomènes naturels de simples et fixes rapports de nombres ! Que ne fallait-il pas pour arriver à la supposition que l'air que nous respirons est composé de plusieurs corps, que l'eau simple, omniprésente, qui pour cette raison nous est familière et pendant des milliers d'années n'attira certainement pas l'attention des hommes, est composée de deux espèces de gaz, qu'un son est en réalité une ondulation, et une unique couleur plusieurs milliards ou billions de vibrations ! Quand en effet j'analyse mes sentiments, je trouve que ce qui m'émeut, c'est bien moins ces faits actuellement connus de nous, que le désir qui nous a incités à les chercher. Les hommes qui consacrèrent à la modeste eau des années de recherches et de contemplation, qui, partant de l'observation que la chaleur la réduit à l'état gazeux, se demandèrent si la vapeur à son tour n'est pas composée de vapeurs ou de gaz plus simples, ces hommes n'étaient ni obtus ni légers. Ils ne se contentaient pas de l'apparence superficielle ; ils voulaient aller au fond de toutes choses. Ou bien les hommes qui

s'arrêtèrent à quelque chose d'aussi banal qu'une impression de la vue et de l'ouïe, et voyaient dans cette impression en apparence une et indivisible la somme de plusieurs éléments primaires, ces hommes étaient-ils par hasard des jouisseurs frivoles qui vivaient nonchalamment sans souci du lendemain ? Non, ces hommes étaient moraux ; ils étaient profonds et grands. Ils ne cherchaient pas la satisfaction de leurs sens grossiers et très grossiers, mais des jouissances pour le sens le plus délicat que nous possédons : le besoin de vérité et de connaissance. Sans doute, c'est aussi un plaisir de trouver une vérité nouvelle, et vraisemblablement un plaisir de beaucoup supérieur à celui que peut nous procurer n'importe quelle autre satisfaction physique. Le cri d'Archimède : « Trouvé ! » résonne plus joyeusement à travers l'histoire de l'humanité, que l'exclamation ivre d'un amant quelconque lors du premier enlacement avec sa bien-aimée, et l'effroi muet de Newton, quand son chat, renversant sa lampe, causa la destruction de ses feuilles chargées de ses plus importants calculs, fut sans aucun doute une sensation aussi torturante que celle de Napoléon le soir de Waterloo. Mais c'est pourtant un plaisir de toute autre espèce que ceux que peuvent procurer un bon dîner ou même une suite de bons

diners s'étendant jusqu'au terme de l'existence, le pavanement dans de beaux vêtements, des compliments flatteurs de voisins de table, des conquêtes amoureuses et des succès mondains, et ce sont vraiment des hommes devant lesquels on voudrait joindre les mains, ceux qui ne demandent d'autre but à leur existence que l'espoir de trouver une vérité, et dont le bonheur et la joie consistent en une nouvelle connaissance.

A côté des physiciens, des astronomes, des naturalistes, mon regard, glissant lentement, atteignit les philosophes. Fechner, Lange, Wundt, Zeller, Spencer, Bain, Mill, Taine, Ribot, tels sont les noms que je lus à la file sur le dos de livres qui me sont chers. C'était une vision à la Macbeth. Des têtes armées, des figures couronnées surgissaient devant mes yeux ; un long cortège de rois sortait de l'obscurité et passait majestueusement devant moi, saluant d'une inclination légère de leur tête puissante, souriant d'un œil bienveillant. Et à l'encontre de Macbeth auprès de la sorcière, je ressentis à cet aspect non de la terreur, mais une élévation indicible. Car ces rois, ces conquérants de vastes contrées intellectuelles, ces capitaines victorieux contre des erreurs redoutables, n'étaient pas des ennemis, mais mes propres superbes aïeux, et me dire de leur parenté, quelque distante qu'elle

soit, de leur descendance, quoique à un degré très lointain, c'est une pensée incomparablement fière. Et cette descendance, cette parenté ne peuvent être contestées. Nous tous qui avons part à la culture de notre temps, nous faisons partie de la famille de ces rois de l'esprit, quand ce ne serait que comme fils cadets et sans espoir de leur succéder dans les plus hautes places ; nous avons la ressemblance familiale avec les augustes têtes à médaille ; nous pouvons prouver la possession de joyaux de famille, de pensées et de vues que nous avons hérités de ces ancêtres. Ils ont travaillé pour nous comme des géants, et nous vivons, presque sans y prêter attention, au milieu de connaissances dont l'acquisition a été beaucoup plus merveilleuse que tous les travaux d'Hercule réunis.

Je répétais ce qu'on a fait déjà si souvent avant moi, que cela est presque devenu un lieu commun : inspiré par la vue de *L'homme préhistorique*, de Lubbock, je parcourus mentalement l'évolution entière de notre espèce, depuis sa première apparition sur la terre jusqu'au jour actuel. Quelle ascension ! Quelle succession de tableaux glorieux et sublimes ! Les hommes qui ont laissé dans les marais danois leurs déchets de cuisine, et dans le Néanderthal, à Cro-Magnon et à Solutré, leurs crânes, ces hommes n'étaient pas beaucoup au-

dessus des animaux quelque peu doués, peut-être pas au niveau du caniche savant auquel sir John Lubbock essaya d'apprendre à lire; en tout cas, ils étaient à un niveau plus bas que les habitants de la Terre de Feu, les Boschimans ou n'importe quel type humain actuellement vivant. Ils étaient plus mal protégés contre le froid et l'humidité que le ver de terre nu, qui du moins peut s'enfoncer rapidement et facilement dans le sol. Ils étaient plus faibles que les grands carnassiers, plus lents que les animaux ongulés, plus dépourvus de défense que les herbivores à cornes. Quand ils ne trouvaient pas de fruits d'arbres, ils restaient pitoyablement accroupis le long des côtes de la mer, attendant que la marée basse leur abandonnât sur les fonds à découvert, comme nourriture, des vers et mollusques de toute espèce. Mais dans ces misérables créatures vivait quelque chose qui faisait d'elles l'orgueil de la terre. Seuls dans la série à nous connue des êtres vivants, ils n'acceptaient pas leur destinée et engageaient la lutte contre les conditions d'existence que leur imposait la nature. Ils étaient nus? Ils inventèrent à leur usage des enveloppes, depuis la mythique feuille de figuier jusqu'à la robe de soie et de velours du couturier à la mode des grandes villes, que des gens très sérieux regardent comme une

œuvre d'art. La pluie les incommodait ? Ils se construisirent des abris, depuis le nid d'arbre de branches enchevêtrées, jusqu'à la coupole de Saint-Pierre dressée par Michel-Ange, et trouvèrent dans l'intervalle encore du temps pour des plaisanteries telles qu'un parapluie, un chapeau panama, et le persiflage de celui-ci, un béret d'étudiant allemand. Ils ne couraient pas assez vite ? Ils cassèrent les reins d'abord au cheval, et arrivèrent finalement au train-éclair, reposant leur esprit en route par l'invention du « sapin », de la bicyclette et du train omnibus. Ils étaient plus faibles que les grands fauves ? Krupp et Whitehead sont là pour témoigner qu'aujourd'hui ils n'ont plus à avoir peur de leurs ennemis. Sans s'arrêter un moment, marchant constamment de l'avant, ils arrivèrent toujours plus loin, toujours plus haut, du tissu en fibres végétales entrelacées jusqu'au jacquard, et du coin en pierre jusqu'à l'accumulateur électrique. Chaque génération a collaboré à cette œuvre, chaque génération sans exception. On lit et on entend dire parfois que les hommes doivent avoir oublié toutes sortes d'inventions importantes ; que les anciens Égyptiens, les Hindous, les Juifs, ont connu des arts et des forces naturelles qui sont ou complètement perdus pour nous, ou que nous avons dû redécouvrir

après un oubli de milliers d'années. Cela est invraisemblable au plus haut degré. Une pareille supposition procède du même mysticisme qui a également suggéré aux hommes le rêve si répandu du « bon vieux temps », de « l'âge d'or » situé dans le passé. Il n'est pas vrai qu'il y a dans l'histoire de l'humanité des époques de recul, ou même seulement d'arrêt. L'affirmation contraire repose sur une observation inexacte et sur un jugement incomplet. Au Yucatan, on trouve au milieu des forêts vierges les ruines de grands temples témoignant d'une architecture avancée, tandis que les habitants actuels du pays demeurent dans des cabanes faites de branches d'arbres. Dans l'Asie centrale, des peuples nomades qui ont pour abri une tente de feutre, errent à travers les ruines de vastes villes renfermant des palais en pierre, des canaux d'égout, des sculptures et des inscriptions. En Egypte, les pyramides et les pylones regardent de haut les nids en argile des fellahs. Le premier moyen âge a l'air d'une ruine de l'antique civilisation gréco-romaine. Tout cela ne m'échappe pas. Mais que remarquons-nous dans chacun des cas cités ? Seulement ceci, que les hommes ont désappris temporairement d'avoir des besoins de luxe et de les satisfaire. On pouvait oublier ce qui était beau, mais superflu ; jamais le nécessaire. Les

hommes pouvaient perdre l'adresse de broder leurs vêtements, jamais celle de se vêtir, celle-ci une fois acquise. On pouvait cesser de recouvrir les toits de lames d'or, on ne cessa jamais de construire un abri. Les connaissances essentielles, c'est-à-dire celles qui sont destinées à compenser la destitution native de l'homme au milieu d'une nature hostile, c'est-à-dire à lui faciliter sa conservation, ces connaissances, il ne les a jamais désapprises, mais au contraire toujours maintenues et élargies. Il est arrivé que des peuples barbares ont fondu sur des Etats amollis et pourris par une haute civilisation, et les ont démolis. Alors on parle de rétrogradation et de retour à l'état sauvage. A tort. Dans ces cas-là, les barbares victorieux ne s'arrêtèrent jamais. Ils évoluèrent, apprenant par eux-mêmes ou par les vaincus. Ceux-ci aussi reculèrent, non point parce qu'il était peut-être en eux de ne pas se développer davantage, mais parce que leurs nouveaux maîtres les empêchèrent de force de continuer à vivre dans leurs habitudes. Je croirai à la possibilité du recul humain, quand on me montrera dans l'histoire entière un seul cas où un peuple, quoique ne subissant aucune contrainte extérieure invincible, quoique restant dans les conditions habituelles préalables, aurait glissé, rapidement ou peu à

peu, d'un état de civilisation une fois atteint à un état inférieur. Je cherche en vain un cas pareil.

Les progrès matériels n'inspirent aucune estime aux contempteurs convaincus de l'espèce humaine, je le sais. Qu'est-ce que cela prouve, que nous correspondions aujourd'hui à l'aide du téléphone et du télégraphe, disent-ils, ou que nous ne tirions plus avec des flèches, mais avec des fusils à répétition ? Les inventions, si belles et si utiles qu'elles soient, ne naissent ni de la bonté ni même de l'intelligence particulière des hommes. On peut habituellement ramener leur origine à un hasard, et leur perfectionnement est presque toujours l'œuvre des instincts les plus bas. Le premier constructeur de la machine à vapeur ne songeait pas à alléger les misères de la vie à de pauvres portefaix ou tourneurs de roues, mais à s'enrichir et à acquérir de la gloire. Nul inventeur ne s'est contenté de la conscience d'avoir rendu à l'humanité un service effectif. Il s'est empressé de réclamer des brevets imposant à son humanité bien-aimée un impôt souvent lourd, pour pouvoir jouir de la nouvelle commodité ; il a crié comme un écorché, quand il ne s'est pas cru suffisamment honoré, apprécié et récompensé en espèces sonnantes par ses contemporains. Les chemins de fer et les ma-

chines-outils ne sont donc en aucune manière des preuves de la nature pitoyable des hommes.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter ces vues en détail. Je dis seulement : combien grands sont pourtant aussi, à côté des progrès matériels, les progrès intellectuels et moraux ! Quelle somme de noblesse d'âme, de fidélité à ses convictions et de sublimité de sentiment, est l'histoire de l'humanité ! Sans doute, si on le veut, on peut ne voir en elle qu'une suite de guerres sauvages, de destructions bestiales, d'intrigues, de mensonges, d'injustices et de violences. Mais ce n'est pas la faute des hommes, si les historiens ont mis en relief avec prédilection le côté hideux et criminel des événements. Ceux-ci ont aussi leur beau côté, et il n'y a qu'à le chercher. Au milieu de la plus horrible boucherie d'une bataille, s'affirment de glorieux traits de désintéressement, d'esprit de sacrifice et d'amour du prochain. Lors du massacre des Innocents à Bethléem, des mères ont eu probablement l'occasion de déployer tous les trésors d'un cœur aimant jusqu'à l'oubli de soi-même, et je ne doute pas que la nuit de la Saint-Barthélemy a vu plus d'un acte de touchante fidélité et d'admirable héroïsme. Sur chaque page de l'histoire universelle brille le nom de martyrs qui ont combattu et souffert pour ce qu'ils avaient reconnu comme

vrai. Pour chaque connaissance, pour chaque progrès a coulé du sang, du noble et généreux sang, souvent à torrents. Et ceux qui ont versé ce sang sans crainte et sans hésitation, quelle récompense ont-ils attendue ? Evidemment, nulle récompense matérielle, car à quoi serviraient tous les millions de la banque d'Angleterre, quand la communication entre la bouche et l'estomac est interrompue par la section de l'œsophage ? Et même nulle récompense morale, pas même la gloire posthume, la survie dans la mémoire des hommes, car beaucoup de grands faits ont eu lieu dans les ténèbres, inaperçus de témoins bavards, seulement vus par l'œil intérieur du héros, œil qui se ferma pour toujours, quand le sacrifice eut été accompli. Ce n'est pas pour un grossier avantage personnel qu'ont lutté les champions primitifs de l'idée, mais pour un bien si délicat et si noble, qu'il ne peut être apprécié que par un esprit hautement aristocratique : pour le droit de respirer dans une atmosphère de vérité, de mettre les actes d'accord avec les jugements, d'exprimer tout haut les pensées intimes qui se lèvent au plus profond de l'âme, de faire participer tous les hommes à une connaissance trouvée.

Mais je n'ai nullement besoin de citer les tragiques exemples de martyrs. La beauté de l'hu-

manité ne s'est en effet pas seulement dévoilée dans les flammes du bûcher et sur la plate-forme de l'échafaud ; elle règne plus modestement, mais également visible, dans tous les temps, dans tous les lieux, et au milieu de nous. Notre vie quotidienne est entrelacée par elle et en est pénétrée. Notre civilisation porte, dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, ses traits. Qu'on se représente seulement de quels sentiments naît la résolution de fonder un hôpital où seront soignés de pauvres gens malades ; ou un mont-de-piété, où le besoigneux obtient un prêt à de faibles intérêts ! Les hommes qui imaginèrent ces institutions étaient d'ordinaire des gens riches, vivant et mourant dans la surabondance, sans avoir éprouvé par eux-mêmes la détresse et l'abandon. On ne pourrait leur faire aucun reproche, si leur esprit avait été seulement rempli des images à eux connues d'une existence de luxe, si les idées de misère, qu'ils n'avaient jamais pratiquée, n'y avaient trouvé aucune place. Mais ils sortirent d'eux-mêmes, ils allèrent à la recherche du lointain. Ils prirent la peine de se représenter les souffrances étrangères. Assis en riches à la table du festin, ils se demandèrent ce que devait ressentir Lazare à la porte, et, jouant avec des pièces d'or, ils se représentèrent ce qui adviendrait, s'ils n'avaient

pas le sou de l'emplette pour acheter du pain à leurs enfants. Cela n'est-il pas bien, cela n'est-il pas désintéressé ? L'idée de la solidarité peut d'ailleurs avoir encore joué son rôle ici. Le premier qui se préoccupa des malades et des pauvres, peut avoir été inconsciemment déterminé par ce raisonnement : « Il est possible que moi aussi je devienne un jour pauvre et malade, et alors pour moi aussi l'hôpital ou le mont-de-piété serait un bienfait. » Mais nulle personne n'a dû penser, au moins en Europe, où l'on croit peu à la métempsychose, qu'elle pourrait un jour aussi devenir un roquet ou un cheval, et néanmoins on a fondé des sociétés protectrices des animaux et des refuges pour les chiens sans maîtres, et jeté le manteau royal de la sympathie humaine jusque sur la créature privée de raison. Cette largeur de cœur, dont la préoccupation s'étend jusqu'aux souffrances des animaux, je l'honore même encore dans le mouvement anti-vivisectionniste. Les individus dont celui-ci émane sont à la vérité, au point de vue intellectuel, d'incurables idiots accusant une incapacité de compréhension et de jugement si complète, qu'on devrait leur enlever le droit de dire leur mot dans les choses de l'Etat et de la commune, ou même de disposer de leur propre avoir. Mais, quant au sentiment, on n'a

rien à leur objecter. Ils ont un cœur pour des souffrances qu'ils voient ou peuvent se représenter. Ils agissent en vertu d'une sympathie désintéressée, bien qu'imbécile.

Ainsi, nous sommes tout entourés de manifestations sublimes et touchantes de vertus humaines. Ainsi tout nous parle de grandes et nobles qualités de l'homme : chaque invention, de son intelligence pénétrante et de sa dextérité manuelle ; chaque science, de sa faculté d'observation patiente et de son sérieux désir de vérité ; chaque fait de l'histoire de la civilisation, de sa bonté désintéressée de cœur et de ses égards affectueux pour ses semblables. Innombrables sont les puissants esprits et les âmes profondes qui ont vécu avant nous et vivent avec nous, et le contenu entier de notre existence, notre monde d'idées et de sentiments comme notre bien-être quotidien, se composent des fruits de leur travail.

Mais l'avocat du diable ne perd jamais ses droits. Il arrêta ici l'essor de mon enthousiasme pour l'humanité, en faisant en ricanant cette remarque incidente : C'est très juste. Il y a toujours eu de grands esprits, et peut-être y en aura-t-il toujours ; mais ne sont-ils pas la rare exception ? La majorité ordinaire en est-elle moins pitoyable et basse ? Ceux-là ne sont-ils pas toujours persécutés et hais

par celle-ci ? Jean Huss, Arnaud de Brescia n'étaient chacun qu'une unité ; la populace qui entourait leur bûcher et les vit rôtir avec une édification joyeuse, comptait par milliers. Galilée était *un* ; les cardinaux qui le contraignirent à se rétracter en le menaçant de la torture, étaient des douzaines. A vous, l'évolution de l'humanité se présente comme une marche en avant ininterrompue, sur un large front et en profondes masses. Ça, c'est un tableau. J'en vois un autre : celui d'une série de dompteurs qui voudraient apprivoiser une bête lâche et féroce ; la méchante brute pense uniquement à déchirer son belluaire, et elle n'est retenue que par la cravache et le pistolet de celui-ci et par sa propre stupidité et abjection. Inutile d'ajouter que la bête est l'humanité, et que les dompteurs sont les grands esprits.

Ce discours de ma voix intérieure réveilla un instant toutes les sensations de déplaisir que j'avais rapportées de ma soirée. J'étais près de donner raison à l'avocat du diable. Mais le microscope était encore là, les noms augustes brillaient encore sur le dos des livres ; — non, décidément il n'avait pas raison. C'est une habileté oratoire, de partager l'humanité en un grand troupeau et en quelques pasteurs. Il est faux de représenter les esprits d'élite comme l'unique force motrice, la

foule comme l'éternel obstacle. Cette erreur, je l'ai aussi longtemps partagée, je l'avoue. J'étais d'avis qu'on pourrait rejeter toute l'humanité blanche au niveau du moyen âge, ou plus bas encore, si on coupait la tête à dix mille contemporains bien choisis, les seuls porteurs réels de notre civilisation. Je ne le crois plus.

Les qualités sublimes de l'humanité ne sont pas le bien exclusif d'un petit nombre qui forme des exceptions, mais des dons fondamentaux qui sont répartis uniformément à travers la masse entière de l'espèce, comme les organes et les tissus mêmes, comme le sang, la matière cérébrale et les os. Sans doute, quelques-uns ont plus de cela, mais tous ont quelque chose. Quel dommage que l'expérience soit impossible ! Mais, théoriquement, je puis me l'imaginer. Qu'on prenne un certain nombre d'hommes moyens des plus indifférents, sans culture intellectuelle particulière, sans connaissances spéciales, des gens qui ne savent des choses rien de plus que ce qu'on peut en apprendre en parcourant distraitemment des journaux et en causant dans des brasseries ; qu'on les fasse jeter par un naufrage sur une île déserte, livrés à leurs seules ressources ; quelle sera la destinée de ces Robinsons ? Au début, ils s'y trouveront plus mal que les sauvages de la mer

australe. Ils n'ont pas appris à faire usage de leurs dons naturels. Ils ne savent pas qu'on peut manger sans être servi par un garçon, qu'il y a des denrées alimentaires en dehors des halles, et que, pour se procurer la quincaillerie nécessaire, il existe d'autres moyens que de s'adresser au boutiquier. Mais cela ne durera pas longtemps. Ils parviendront bientôt à se tirer d'affaire. Ils feront bientôt en eux-mêmes des découvertes, puis d'importantes inventions. On découvrira qu'il y avait à l'état latent, dans l'un un grand talent technique, dans l'autre un grand talent philosophique, dans le troisième un grand talent organisateur. Ils revivront en leur milieu, en une génération ou deux, toute l'histoire de l'évolution de l'humanité. Tous parmi eux ont vu des machines à vapeur, nul parmi eux ne sait exactement comment cette machine est construite, et ils arriveront bientôt à le savoir par leurs propres réflexions, et à s'en fabriquer une. Tous parmi eux ont entendu parler de la poudre à canon, et nul ne sait exactement en quelles proportions sont mélangées les matières qui la constituent ; ils ne se composeront pas moins bientôt de la poudre utilisable. Et il en sera de même pour tous les ustensiles, pour toutes les connaissances et pour toutes les habiletés. Ces gens que dans leur pays on était

obligé de regarder comme de la canaille la plus vulgaire, étaient en réalité tous autant de petits Newton, de petits Watt, Helmholtz, Graham Bell. Au milieu de notre civilisation, il leur manquait l'occasion de se développer ; l'île déserte la leur a offerte. La vie civilisée ne réclamait d'eux que des bavardages et de l'ânerie et un peu d'argent comptant. Avec celui-ci ils achetaient ce dont ils avaient besoin et qu'ils ne pouvaient prendre à crédit, et quant aux bavardages et à l'ânerie, ils en fournissaient à satiété. La nécessité exigea d'eux sérieux, profondeur, facultés inventives, et voyez : tout cela, ils le fournirent également, et assez abondamment pour en constituer, dans une capitale européenne, un grand homme. La sagesse populaire a depuis longtemps remarqué que c'est dans la guerre et en voyage que l'on apprend le mieux à connaître les hommes. Pourquoi ? Parce qu'alors ils ne suivent plus le chemin battu ; parce que, pour se débrouiller, ils doivent appeler à leur secours tout l'esprit que pouvait recéler leur être intime, et parce que, généralement, ils déploient effectivement sous cette contrainte des qualités qu'on n'aurait jamais soupçonnées en eux. Je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a en tout homme sainement développé le germe d'un grand champion de la civilisation. Il faut seulement le forcer

à le devenir. C'est ainsi que chaque couronne d'arbre peut se transformer en une racine, si l'on place à rebours l'arbre dans la terre, forçant de cette façon les branches feuillues à puiser leur nourriture en plein sol.

Ma réunion mondaine se présentait maintenant à moi sous un tout autre aspect. Je ne voyais plus des sottés et des fats, des égoïstes et des idiots, des gens vulgaires et vaniteux, mais rien que des talents inconnus, des Brutus qui feignent l'idiotie, des grands hommes qui restaureraient toute notre civilisation d'aujourd'hui et celle de demain, si, pour une cause quelconque, elle était détruite. Un profond amour, une profonde admiration pour l'humanité tout entière pénétrèrent dans mon cœur, et l'un et l'autre persistèrent réellement, — jusqu'à ce que je fusse retourné parmi les hommes.

II

SUCCÈS

Quel est le dernier but de l'école, de tout enseignement comme de toute éducation ? Évidemment, de rendre la vie plus agréable par son approfondissement, son enrichissement et son embellissement, autrement dit, d'accroître le bien-être de l'individu et de la société. Il ne peut y avoir à ce sujet qu'un avis. Les pédagogues, qui définissent en apparence autrement la tâche de l'école, ne poussent pas tout simplement jusqu'au dernier but de celle-ci, mais s'arrêtent en route.

Ainsi, lorsqu'on dit que l'école doit former le caractère. Que signifie cela, quand on va au fond de cette phrase ? On ne forme pourtant pas le caractère pour sa propre beauté ou pour réjouir l'œil de quelques connaisseurs, comme on coule et cisèle, par exemple, un buste en bronze, mais on le forme en vue d'un effet utilitaire. Un caractère recommandable, c'est-à-dire la fermeté dans les résolutions, la ténacité dans les entreprises, la force inébranlable dans les convic-

tions, la fidélité dans les attachements et l'intrépidité dans les inimitiés nécessaires, est considéré comme une bonne arme d'attaque et de défense dans la lutte pour l'existence; on suppose qu'il facilite la victoire sur les rivaux et les adversaires, ou, s'il plaît une fois aux dieux de faire triompher une mauvaise cause et si la bonne doit s'adoucir l'amertume de la défaite par la pensée de l'applaudissement de Caton, laisse cependant au vaincu la satisfaction qu'il est content de lui-même et fier précisément des qualités qui ont amené sa défaite.

Ou bien encore, quand on dit que l'école est appelée à former l'esprit, à fortifier la volonté, à développer le sens du beau et du bien. Et le but de tout cela? On forme l'esprit afin qu'il ait la compréhension des phénomènes de la nature et de la société, afin qu'il ait la joie de saisir au moins jusqu'à un certain point l'essence et la cause de beaucoup de choses, afin qu'il apprenne à éviter les dangers et à profiter des avantages; on fortifie la volonté, afin qu'elle écarte de l'individu les nocivités de tout genre; on développe le sens du beau et du bien, afin qu'il apporte à la conscience des impressions de plaisir. A quoi tend tout cela? Toujours uniquement à rendre l'existence agréable à l'individu.

Or, l'école, avec son organisation et ses mé-

thodes de travail actuelles, remplit-elle cette tâche ? Je le nie. Presque tous les hommes tendent à un but unique : le succès extérieur dans le monde. Sans succès, la vie ne peut avoir pour eux aucun agrément. Si l'on s'engage à leur rendre l'existence plus agréable, ils ne comprennent par ces mots qu'une chose : c'est qu'on veut faciliter et assurer leur succès. Cette idée ne se réalise-t-elle pas, ils se sentent vendus et trompés. C'est la manière de voir de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf individus sur mille. Et peut-être le nombre de ceux qui demandent à la vie autre chose que des succès extérieurs, est-il en réalité encore plus petit que je ne le suppose ici. Mais l'école prépare à toute autre chose qu'au succès, cette unique source de bonheur et de contentement d'une immense majorité. Les idéals de l'école sont complètement différents de ceux de la vie, et leur sont même opposés. Tout le plan d'enseignement et d'éducation semble tracé en vue de former des êtres qui, dans l'engrenage de la réalité, arrivent bientôt au mépris du monde et des hommes, qui se réfugient, pleins de dégoût de la lutte pour les récompenses accordées par l'Etat et par la société, dans une paisible et chaste contemplation d'eux-mêmes et dans des rêves sublimes ; qui, en un mot, doivent abandonner sans lutte aux autres,

aux gens vulgaires, la place au banquet de la vie. C'est le fond de la chose. C'est comme si l'école avait été inventée par des gens rusés, qui veulent s'assurer à eux et à leurs pareils les meilleurs morceaux, et gâter par avance complètement l'appétit aux bons estomacs neufs dont la faim à venir pourrait leur préparer des dangers ; c'est comme si les maîtres voyaient dans les écoliers des rivaux grandissant à côté d'eux, et cherchaient à les rendre d'avance inoffensifs, en leur rognant les ongles, en leur limant les dents, et en éteignant sous des lunettes bleues l'acuité de leur regard. L'école prépare à la lutte pour la vie exactement de la même façon qu'une méthode d'exercice préparerait, par exemple, le soldat à la guerre, si elle lui enseignait qu'il a des armes pour les laisser à la maison ; qu'il doit prendre garde de répondre aux coups de fusil de l'ennemi par des coups de fusil ; qu'il doit laisser à son adversaire les positions favorables que par extraordinaire il pourrait néanmoins occuper, et qu'enfin, somme toute, il est beaucoup plus glorieux d'être battu que de vaincre. Beaucoup de gens trouveront une pareille méthode d'exercice absurde ; mais l'ennemi s'en montrera hautement satisfait.

Le succès dont je parle ici peut également être défini en peu de mots. Il signifie qu'on obtient de

la considération auprès de la majorité. Ce but peut à la vérité être atteint par beaucoup de moyens. On obtient de la considération auprès de la majorité, en ayant beaucoup d'argent ou en faisant semblant d'en avoir, en pouvant présenter son nom précieusement enchâssé comme un joyau dans un écrin de titres ; en produisant sur sa poitrine des effets pleins de couleur, au moyen de rubans et de croix ; en possédant pouvoir et influence ; en parvenant à inculquer à sa ville ou à son pays la conviction que l'on est un homme grand, ou sage, ou savant, ou vertueux. Le contre-coup de la considération sur l'homme considéré est également divers. Il est matériel ou moral, ou les deux à la fois, le plus souvent avec prépondérance de l'un ou de l'autre élément. La foule a la bonne habitude d'exprimer son appréciation sous la forme de versements d'argent comptant. Le médecin en vue a beaucoup de clients et reçoit de majestueux honoraires. L'écrivain en vue écoule ses livres à de nombreuses éditions. Quand on a du succès, on gagnera donc le plus souvent beaucoup d'argent et l'on pourra se procurer tous les agréments que comporte dans cette vallée de larmes l'usage du Mammon. L'un pensera à des faisans et à des truffes ; l'autre à du vin de champagne et à du Johannisberg ; le troisième à des

rats de l'Opéra, et quelque drôle de corps peut-être même à l'assistance de pauvres honteux. Mais nous n'avons pas besoin de relever les sentiers compliqués des penchants individuels. Les avantages non matériels du succès sont d'autre sorte ; toutefois, bien que, suivant l'expression populaire, on ne puisse rien s'acheter avec cela, ils ont pour la plupart des hommes une haute valeur. Étrange contradiction de la nature humaine ! L'épicier estime si peu ces avantages chez les autres, qu'à cause d'eux il ne livrerait pas à crédit le moindre cornet de poivre en poudre, même si celui-ci est falsifié à l'aide de noyaux d'olives ; mais, lui-même, il fait pour eux les plus grands sacrifices de temps, de patience, d'ardent effort, même d'argent, d'excellent et cher argent. Ces avantages consistent en ce qu'on est salué dans la rue ; que les journaux vous nomment çà et là, et, dans les degrés supérieurs, en accompagnant même cette mention d'épithètes flatteuses. Ils revêtent, dans les différentes classes sociales et professions, différentes formes. Un mot du souverain ou du prince au bal de la cour ; photographie étalée aux vitrines ; visite obligatoire de voyageurs de trains de plaisir étrangers ; tirage de « carottes » de la part d'inconnus confiants ; diplôme de bourgeoisie honoraire ; haute considération

des garçons de la brasserie habituelle ; présentations de listes de souscriptions à des monuments de célèbres fabricants de savon ; flatteuses invitations à déjeuner et à diner dans des maisons distinguées : voilà quelques exemples des satisfactions non matérielles, mais profondément désirées, que le capital succès produit comme rente. Si je range les invitations parmi les avantages non matériels de la considération, ce n'est pas par erreur, mais de propos délibéré. L'essentiel en elles, en effet, ce ne sont pas les mets offerts, c'est l'honneur témoigné. Les mets n'ont qu'un sens symbolique et veulent en outre être payés à leur pleine valeur largement estimée par des cadeaux de Noël ou de nouvelle année ; mais l'honneur est pur gain, et seules les natures basses en font moins cas que du menu.

Voyons maintenant si l'école arme la jeunesse pour la lutte en vue du succès, et lui enseigne même seulement les premiers éléments de l'art de se procurer les satisfactions matérielles et idéales énumérées. Contre l'école primaire il n'y a pas grand'chose à dire, concédons-le immédiatement. A l'âge où les enfants la fréquentent, on ne peut entreprendre avec eux encore rien de sérieux, car les talents avec lesquels on fait son chemin dans le monde présupposent un certain développement d'intelligence et quelque maturité.

L'école primaire enseigne aux enfants la lecture, l'écriture et le calcul, et cela ne peut qu'être utile, surtout ce dernier. Savoir calculer est un grand avantage dans l'acte de donner, quoiqu'un moins grand dans celui de recevoir, et la lecture et l'écriture sont aussi d'ordinaire profitables, pourvu que l'on sache sagement se borner et que l'on n'abuse pas de ces arts-là. On peut également accepter en partie l'Université, car les associations d'étudiants fournissent l'occasion de développer ou d'acquérir quelques talents importants, celui, par exemple, d'attirer sur soi l'attention de ses égaux et de ses supérieurs en parlant haut et en s'agitant beaucoup, ou de deviner les courants régnants et de se laisser porter par eux, ou de faire la cour aux gens influents ; un examen attentif de la situation des adjoints, agrégés et professeurs, amènera également l'étudiant bien doué à certaines notions qui peuvent être d'une grande valeur pour la vie. Malheureusement, les Universités n'attachent pourtant pas l'importance principale aux associations d'étudiants et ne se bornent pas à agir en éducatrices par l'exemple des carrières académiques ; elles molestent aussi la jeunesse avec leurs leçons et leurs exercices, leurs salles de cours et leurs laboratoires, et cela me semble d'une utilité fort douteuse pour l'avance-

ment des étudiants. Le lycée enfin ne vaut pas un fétu. Il ne rend aucun service au citoyen futur qu'on lui confie. Au contraire, il le fait plutôt encore plus malhabile à la lutte pour le succès. Il signifie un affligeant gaspillage de belles années. Je demande à quoi peut servir au jeune homme d'être nourri d'Horace et d'Homère. Cela lui facilitera-t-il plus tard la compréhension de la poésie des culs de bouteilles ou des tas d'ordures ? Ou quel avantage tirera-t-il de s'être enthousiasmé pour l'Iphigénie ? Cela le mettra-t-il à même de disserter spirituellement sur la « Cavalleria rusticana » ? On cherche à lui apprendre, comme dernier extrait de l'histoire, cette phrase-ci : *Pro patria mori*. Ces mots sonores peuvent-ils donner une instruction pour les adresses de dévouement présentées au chancelier de l'empire ? Bref, l'étudiant, à l'âge où son esprit est le plus souple, n'apprend rien de ce qui pourra lui être utile plus tard, et il ne pourra rien utiliser de ce qu'il apprend.

Il y a là dans notre vie intellectuelle une regrettable lacune qui, véritablement, ne devrait pas exister plus longtemps. Je rêve une école qui préparerait expressément rien qu'au succès, et ne feindrait pas de servir je ne sais quels idéals abstraits. Sans doute, il y a actuellement aussi

des gens qui parviennent au succès sans une école préparatoire pareille ; cela ne prouve rien contre la justesse de mon idée. Aux temps sombres de la barbarie il y a eu aussi, dans des pays qui ne possédaient pas d'écoles, isolément et exceptionnellement, des savants qui acquéraient leur savoir sans enseignement ni secours étranger, uniquement par leur propre application. Mais combien pénible est cette étude solitaire ! Que de temps on y perd sans nécessité ni profit ! A quelles erreurs n'est-on pas exposé ! Combien incomplet et limité est le résultat même dans le cas le plus favorable ! Un maître, au contraire, aplanit la voie ; une tradition scolaire préserve contre les fourvoiements et les lubies. Les gens qui ont forcé auto-didactiquement le succès constateront avec regret, une fois arrivés au but et embrassant de la hauteur la route parcourue, combien de détours, combien de grimpades pénibles, combien de passages éreintants à travers sablonnières et marais, leur aurait épargnés un guide expérimenté ou une légère connaissance des lieux.

Etablissons tout de suite ce point : mon école du succès n'aurait pas de classes de filles. La femme a l'heureuse chance de n'avoir pas besoin de leçons en cette science. La nature l'a armée de toutes les connaissances nécessaires pour arriver

au succès dans la vie, et les petits arts qu'elle ne posséderait pas déjà à l'état inné, elle les apprend plus tard toute seule. Dans l'ordre social actuel, le plus grand nombre des femmes n'aspirent qu'à une forme de succès : elles veulent plaire à l'homme. Pour atteindre ce but, il leur suffit d'être jolies ou de se faire remarquer. Des esprits à l'envers ont eu le malheureux caprice de créer des écoles supérieures de jeunes filles. On y apprend aux pauvres créatures à dessiner, à tapoter du piano, à écorcher avec un accent risible des langues étrangères et à confondre les dates historiques, c'est-à-dire précisément ce qui, plus tard, les rendra pour les hommes un objet d'horreur. Le plan de ces écoles ne peut avoir surgi que dans la cervelle de vieilles filles aigries ou de penards rancuniers avides de se venger des coups que leur ont distribués leurs aimables moitiés. Il témoigne d'une complète méconnaissance du but de la vie féminine. Les Orientaux, dans leur antique sagesse héréditaire, comprennent la chose d'une façon infiniment plus raisonnable. Chez eux, la jeune fille n'apprend nulle autre chose qu'à chanter, danser, jouer du luth, narrer des contes, se teindre les ongles avec du henné et les paupières avec du khol, c'est-à-dire les talents qui la rendent désirable pour l'homme, qui lui offrent l'occasion d'exhiber ses

charmes sous un jour favorable, qui enflammeront et enchaîneront durablement à elle le compagnon mâle de sa vie. Nos pauvres jeunes filles de l'Occident sont artificiellement empêchées, par la méthode d'éducation régnante, de s'abandonner à leur instinct, qui les seconde plus sûrement que tous les professeurs à lunettes et sans lunettes dans leurs institutions. Ce n'est que quand elles ont complètement fini avec la sotte corvée de l'école, qu'elles peuvent obéir librement à leur impulsion naturelle et se développer conformément au but. Alors elles acquièrent d'elles-mêmes l'art de se farder ou tout au moins de s'arranger avec la poudre de riz, de porter des vêtements provocants, de marcher, de se tenir debout, de s'asseoir de telle façon, que le côté choquant de la forme de leur habillement apparaît avec un relief particulier ; alors elles arrivent d'elles-mêmes à jouer expressivement de l'éventail, à promener un œil sollicitant la conquête, à faire de petites mines, d'aimables gestes, une petite bouche en cœur, et à donner à leur voix les inflexions charmeuses de l'innocence enfantine, de l'espièglerie juvénile et de l'ingénuité piquante. Avec ces moyens, elles sont assurées de réunir autour d'elles, partout où elles paraissent, un troupeau d'admirateurs, de trouver des danseurs, des adorateurs, un mari et

le reste ; bref, d'obtenir tout ce qui rend la vie belle et agréable. Les femmes, il est vrai, fronceront les narines à leur sujet, et elles produiront également sur les hommes d'une pâte quelque peu supérieure un effet plutôt fâcheux ; ceux-ci trouveront que la graisse, les couleurs, la poussière de farine et les saletés de toute espèce ne sont pas plus à leur place sur un visage féminin, que, par exemple, sur une robe de velours ; que les renflements des épaules et les tournures sanglées font paraître la femme bossue et phtisique ou hottentote, et que la coquetterie et les minauderies défigurent jusqu'à la rendre insupportable, même la plus jolie créature ; mais qu'importent à la femme ces jugements ? De son propre sexe elle n'attend aucune bienveillance, et celle-ci, d'ailleurs, ne lui servirait de rien ; et quant aux critiques du sexe masculin, il lui est hautement indifférent qu'un cuistre lui tourne le dos d'un air improbateur, pourvu que les jeunes messieurs du Jockey-Club braquent complaisamment leur monocle sur elle. Il est impossible qu'elle arrange son être et sa conduite en vue de l'homme de goût. Celui-ci est un phénix. Beaucoup de femmes vivent et meurent sans l'avoir jamais rencontré. Ce n'est que dans le conte que le chevalier vient délivrer la Belle au bois dormant ; dans la réalité, il ne faut pas

compter sur ce héros, et celle qui reste cachée derrière la haie de ronces a toute chance d'y être oubliée. La femme fait donc preuve d'une grande sagesse, en cherchant à plaire à la foule et non à l'introuvable phénix.

Mais si la femme peut se passer en général de la préparation théorique au succès, l'homme n'est pas habituellement si bien partagé. Il doit, pour faire son chemin dans le monde, plaire aux personnes de son propre sexe, et cela n'est pas si simple que de produire une bonne impression sur celles du sexe opposé. Sans doute, dans quelques carrières, l'homme jouit des mêmes avantages que la femme ; il peut agir avec sa personnalité et n'a besoin que de plaire aux femmes ; par exemple, comme jeune premier, comme ténor, ou comme vendeur dans un magasin de nouveautés. Les hommes de cette classe n'ont pas besoin d'une école du succès. Quand la nature les a traités maternellement, ils font leur chemin sans aucune théorie, comme à la vapeur. Le meilleur enseignement ne peut, malheureusement, donner une petite moustache gracieusement frisée, et si l'on peut imprimer à une tête un charme particulier par une coiffure artistique, il faut pourtant que le coiffeur ait à sa disposition assez de mèches pour s'acquitter avec succès de son sacerdoce. Un Apol-

lon du Belvédère en chair et en os, ou même simplement un des guerriers valides qui ornent le Schlossbrücke, à Berlin, n'a pas à s'inquiéter de sa prospérité dans le monde. Simple soldat, il passera bientôt de la cuisine à la chambre des maîtres ; laquais ou cocher, on se le disputera ; garçon d'hôtel, il fera la fortune de l'établissement et la sienne ; figurant ou choriste, il pourra choisir parmi les filles et peut-être même un peu parmi les mères du pays ; il fera mieux, il est vrai, pour s'épargner des déceptions toujours désagréables, de ne pas aspirer d'emblée au bâton de maréchal et à un duché, parce que, de nos jours, il n'y a plus de Catherines assises sur les trônes un peu respectables de l'Europe ; mais une ambition mesurée et sage est certaine, dans nos suppositions, d'obtenir satisfaction. Pareil favori des femmes ne ferait que se nuire à lui-même, si à ses avantages physiques il voulait encore en ajouter d'intellectuels. Ce serait dommage si, par des lectures intempestives, il ternissait l'éclat de ses yeux. L'instruction et l'esprit pourraient intimider ses admiratrices, et leur imposer une gêne qui leur rendrait plus difficile de jouir sans réserve de sa plastique. Être beau comme un dieu de la Grèce et bête comme une carpe : cela vous donne le paradis de Mahomet sur la terre, avec les houris et tout ce qu'il faut

pour le compléter orthodoxement. Des individus ainsi dotés n'ont pas plus besoin d'une école que n'en a besoin un génie.

Le génie est cependant la rare exception, et les institutions humaines sont faites à la mesure moyenne. Beethoven devient sans conservatoire ce qu'il doit devenir; mais les fils de chantres du commun doivent être astreints à piocher le contrepoint, afin de parvenir plus tard à une place de chef d'orchestre, avec droit à la retraite. Laissons donc de côté toutes les catégories de phénomènes exceptionnels : les Apollons, les hauts aristocrates pourvus d'un revenu sérieux, les fils de millionnaires; ceux-ci n'ont pas à courir après le succès, le succès court après eux. Mon école du succès est seulement destinée à la masse misérable née sans titres et sans rentes, et qui n'en rêve pas moins de larges impôts sur le revenu et des décorations. Or, les médiocres entreprendraient avec des chances beaucoup meilleures la lutte pour l'existence, si on les dressait systématiquement à se débrouiller dans la bousculade de la réalité.

Si l'école du succès existait, le directeur de celle-ci devrait aiguïser en toute franchise par ce petit discours la conscience de chaque père qui voudrait lui confier un enfant : « Cher monsieur, sachez clairement avant tout ce que vous voulez.

Si votre fils est destiné à passer sa vie dans un monde idéal où le mérite seul reçoit des couronnes, où la vertu modeste est recherchée et récompensée dans son coin, où la sottise, la vanité, la méchanceté sont inconnues, et où le bien et le beau dominant avec toute puissance ; ou si vous croyez que votre fils placera toujours l'estime de soi-même au-dessus des applaudissements de la foule, écouterait seulement sa conscience et nullement l'avis de la populace, se contentera de faire son devoir et d'être loué par son juge intérieur, — alors il n'a rien à chercher chez moi. Alors vous ferez mieux de l'envoyer dans n'importe quelle autre école et de le faire élever d'après la routine. Alors, qu'il lise les poètes anciens et modernes, qu'il s'amuse avec les sciences et qu'il jure par la parole du maître. Mais si vous voulez que votre fils devienne un homme qu'on salue dans la rue, qui voyage en wagon-salon et descende dans les hôtels de premier ordre ; si vous voulez qu'il ait de l'argent et de l'influence et puisse mépriser les obscurs meurt-de-faim, alors laissez-le-moi. Qu'il ait un jour sa place dans Plutarque, je ne le garantis pas ; ce que je garantis, c'est que vous le trouverez un jour en bonne place dans l'annuaire. »

L'école du succès devrait avoir naturellement, tout comme l'école du savoir abstrait, différentes

divisions, basses et hautes. De même que chaque élève n'aspire pas à la discipline intellectuelle de l'Université et à une chaire de professeur, ainsi chaque ambitieux ne prétend pas devenir ministre ou milliardaire. Beaucoup se contentent de viser un but plus modeste et n'ont besoin en conséquence que d'une instruction élémentaire. Une division en école primaire, secondaire et supérieure, serait donc justifiée et nécessaire. L'école primaire serait destinée à ceux qui se consacrent aux vocations ordinaires, métiers, commerce, etc. On devrait leur enseigner un unique principe, celui qu'a trouvé depuis longtemps la sagesse populaire, à savoir que « l'honnêteté est la plus habile politique ». Cela paraît peu machiavélique, mais il n'y a rien à faire : la force des choses veut que dans les humbles professions on ne saurait se recommander mieux que par l'application et le scrupule. Le cordonnier qui fait de bonnes chaussures valant leur prix, l'épicier qui sous le nom de sucre vend réellement du sucre et non du sable, feront leur petit chemin modeste dans le monde et seront heureux, si, au lieu de vouloir monter plus haut, ils se contentent de la bienveillance de leurs clients, et, à leur repas, d'un plat de viande avec des légumes.

La même sagesse populaire est aussi d'avis, il

est vrai, que faire de l'esbrouffe est indispensable dans le métier ; mais, en réfléchissant bien, il convient de mettre en garde contre cette manière de voir. Celui-ci s'exerce dans des conditions trop simples pour que le charlatanisme puisse se recommander. Le niais lui-même a bien vite percé à jour mensonges, blagues et gasconnades, et devient défiant. Dans ces carrières, le succès est véritablement le prix de la capacité, parce que chacun est apte à la juger. Chacun voit si une redingote est trop étroite ou trop large ; si le bois de lit n'est pas résistant, un esprit obtus le remarque aussi, et ce n'est que dans certaines classes de la société saxonne que la chicorée mêlée au café ne choquera personne.

Il en est autrement dans les professions supérieures. Celui qui les choisit a besoin d'une plus longue et plus soignée préparation au succès, qui pourrait lui être donnée dans l'école secondaire et supérieure. Il s'agirait ici d'imprimer à l'élève quelques principes fondamentaux s'écartant complètement de ceux auxquels la méthode ordinaire d'éducation cherche à faire croire. Les adages de la bouche populaire mériteraient une sérieuse attention, car ils renferment souvent une grande part de vérité. Voici, par exemple, ce sage avis : « La modestie est un ornement, mais on va

plus loin sans elle. » C'est là une maxime dorée qui ne saurait assez être prise en considération. En fait, le succès dans le monde n'a pas de plus grand et de plus dangereux obstacle que la modestie. Ayez le plus grand mérite, soyez admirablement doué, accomplissez ce qu'il y a de plus difficile et de plus utile : si vous êtes modeste, vous ne verrez jamais la récompense de votre travail. Peut-être vous élèvera-t-on un jour un monument sur votre tombeau, ce qui d'ailleurs n'est pas sûr ; mais de votre vivant vous n'aurez ni argent ni honneurs. Être modeste, c'est rester près de la porte et abandonner aux autres les premières places ; c'est s'avancer en hésitant vers la table, quand les autres sont rassasiés ; c'est attendre qu'on vous offre le morceau, au lieu de le demander, de l'exiger, de vous colleter pour lui. Celui qui prend cette attitude stupide peut être sûr qu'on le laissera à la porte, qu'il trouvera la table desservie, que personne ne lui offrira le morceau.

« Évitez soigneusement le manque de goût de parler de vous-même. » Quelle absurdité ! C'est le contraire qui est juste. Parlez toujours, parlez exclusivement, parlez systématiquement de vous. Ne vous inquiétez nullement si cela n'amuse pas les autres. D'abord, cela vous intéresse, vous. Puis vous empêchez que pendant le temps où vous

avez la parole, on parle d'un autre, peut-être d'un rival. Enfin il reste toujours, même dans la mémoire la plus récalcitrante, quelque chose de ce que vous dites. Naturellement, vous aurez la sagesse élémentaire de ne dire de vous que du bien. Ne vous imposez sous ce rapport aucune gêne, aucune contrainte. Vantez-vous, louez-vous, célébrez-vous, soyez éloquent, enthousiaste, inépuisable. Appliquez-vous les plus magnifiques épithètes, élevez au septième ciel ce que vous faites, avez fait ou comptez faire, éclairez-le amoureusement de tous les côtés, imaginez-lui des vertus spéciales, déclarez-le l'exploit le plus important du siècle, assurez que tout le monde l'admire, répétez au besoin à son sujet des jugements flatteurs que vous auriez entendus ou que vous pourriez inventer sans fausse pudeur. Vous verrez combien ce système vous mènera loin. Les sages riront de vous, en seront indignés. Que vous importe ? Les sages constituent une infime minorité, et ce ne sont pas eux qui distribuent les récompenses de la vie. Vos rivaux vous blâmeront également. Tant mieux ! Vous les préviendrez, déclarerez qu'ils parlent ainsi par envie, et citerez celle-ci comme une nouvelle preuve de votre grandeur. Mais l'immense majorité, précisément la foule qui fait le succès, vous croira, répétera votre jugement

sur vous-même, et vous accordera la place que vous aurez usurpée. Cet effet vous est assuré par la lâcheté et la torpeur d'esprit de la foule. Sa lâcheté fait qu'elle n'ose pas vous contredire, vous remettre, comme on dit, à votre place. On vous acceptera comme vous êtes, on admettra votre immodestie comme une simple particularité, on la remarquera peut-être incidemment, mais on ne s'y arrêtera pas. Si l'on vous invite quelque part, la maîtresse de maison dira : « Ce monsieur élève des prétentions extraordinaires. On ne peut assez s'occuper de lui, lui témoigner assez d'honneurs. Que faire ? Il faut que je le place à ma droite, autrement il est capable de prendre la mouche et de s'en aller. » Y a-t-il là un modeste homme de mérite auquel cette place appartiendrait de droit, on lui dit tout tranquillement : « N'est-ce pas ? cela ne vous fait rien, que je place ce monsieur avant vous ? Vous êtes au-dessus de telles mesquineries, » — et vous avez définitivement conquis la première place, vous avez habitué les gens à vous l'accorder, et au bout de quelque temps il ne viendra même plus à l'idée de personne qu'il pourrait en être autrement. La torpeur d'esprit de la foule est la seconde garantie de l'utilité de votre outrecuidance. Bien peu de gens ont la capacité ou du moins l'habitude de distiller un

jugement de la matière première des faits, c'est-à-dire de recevoir des impressions, d'observer exactement les expériences, de les comparer, interpréter, élaborer intellectuellement, et de parvenir à leur sujet à des vues personnelles solidement fondées ; tous, par contre, peuvent répéter un mot dit devant eux. Voilà pourquoi les jugements tout faits des autres sont acceptés par la foule avec joie et conviction. Cela ne fait rien, si ces jugements sont complètement faux, s'ils contredisent les faits de la façon la plus criante. Pour remarquer cette contradiction, il faudrait que la foule pût examiner et utiliser logiquement les faits eux-mêmes, ce dont elle est précisément incapable.

J'en ai vu récemment un exemple curieux. J'avais prescrit à un petit enfant de l'hydromel à prendre à des intervalles, par cuillerées à café. Une demi-heure après ma visite au petit malade, sa mère envahit comme une bombe mon cabinet et cria hors d'haleine dès ma porte : « Docteur, ah ! docteur, l'enfant meurt ! A peine avait-il porté à ses lèvres quelques gouttes de la médecine infernale, qu'il devint tout noir, commença à tousser furieusement et menaça de s'étouffer. Ah ! quel remède avez-vous donc donné là au malheureux petit ? » Je compris immédiatement que l'enfant

avait avalé de travers, mais n'en répondis pas moins d'un air sombre : « Oui, cela ne m'étonne pas. Quand on recourt à un aussi héroïque remède que l'hydromel, il se produit de ces effets-là. » La dame tordit ses mains et reprit : « Mais comment peut-on aussi recourir à un aussi héroïque remède?... » — « Savez-vous en quoi consiste l'hydromel ? », interrompis-je. « Non. » « C'est un mélange de miel et d'eau. » Son visage exprima une horreur aussi vive que si j'avais dit : « d'acide sulfurique et de mort aux rats » — « Vous comprenez, poursuivis-je ; quand on administre d'aussi violentes matières que de l'eau et du miel... » — « C'est vrai, » soupira-t-elle, et son visage exprimait la douleur et d'amers reproches.

Comme cette dame, la foule prend à la lettre tout ce qu'on lui dit et le répète crédulement, sans distinguer la vérité du mensonge, le sérieux de la raillerie. A cela des peuples entiers doivent leur réputation et leur rang dans le monde. Ils ont en réalité toutes les qualités mauvaises et basses, mais ils assurent qu'ils possèdent les plus sublimes et les plus nobles. Ils sont envieux et se prétendent généreux, ils sont égoïstes et se disent désintéressés, ils haïssent et méprisent tous les peuples étrangers, et se vantent d'aimer fraternellement tous les hommes ; ils se cabrent contre tout progrès, et affirment

être le four d'incubation où éclôt toute nouvelle idée ; ils sont arriérés dans tous les domaines, et répètent constamment qu'ils tiennent partout la tête ; leurs mains enchainent et oppriment les populations plus faibles, leur volent leurs libertés, violent la fidélité aux traités, tandis que leur bouche proclame au même moment les plus beaux principes de justice. Et le monde, au lieu de prendre la peine de voir les faits, n'entend que les paroles et les répète crédulement. Il ne remarque pas que les mains contredisent les lèvres ; et il est convaincu que ces peuples-là sont réellement tout ce pour quoi ils se donnent.

Donc, pas de modestie, mon garçon, si vous voulez faire figure dans le monde. Humiliez-vous vous-même, et les autres vous humilieront. Laissez prendre le pas à un autre, et la galerie sera convaincue que le pas lui appartient. Parlez de votre indignité, dites que vos travaux sont insignifiants, vos mérites surfaits, et les auditeurs n'auront rien de plus pressé que de répandre votre jugement sur vous-même, sans en citer l'auteur. Bien entendu, je ne dis pas que la modestie est répréhensible dans toutes les circonstances. Il vient un moment où l'on peut l'arborer sans danger, et même avec avantage. C'est lorsqu'on a atteint complètement le but. Êtes-vous enfin dans une

situation reconnue et incontestablement de premier ordre, votre rang est-il si sûrement défini que personne ne puisse être en doute sur la place qui vous revient, alors vous pouvez jouer le modeste. Restez alors à la porte, on vous traînera néanmoins en triomphe sur la scène ; déclinez en toute assurance les compliments, on vous les renouvelera avec élan et empressement ; parlez sans crainte de votre humble personne, vos décorations sur la poitrine et votre habit brodé vous donneront un démenti suffisant. Vous ne vous porterez pas préjudice, et aurez de plus l'avantage que l'on sera touché et ravi de votre vertu.

Vous avez maintenant appris que « paraître » est beaucoup plus important qu' « être ». Buvez autant de vin que vous voulez, mais prêchez l'eau. Cela est édifiant, alors même que votre nez flamboie comme un feu-follet inquiétant et que vos jambes ne peuvent vous porter. Et quand même, tandis que vous déclamez l'hymne de Pindare à la louange de l'eau, vos lèvres trembleraient d'alcoolisme chronique, ne craignez rien. Vos auditeurs prendront ce tremblement pour de l'émotion, et éprouveront pour vous un double respect.

Un autre dogme fondamental est celui-ci : Gardez-vous d'être bienveillant. Avec cela vous n'arriverez à rien. Vos rivaux vous mépriseront.

vos ennemis vous railleront, vos protecteurs vous trouveront ennuyeux. Personne n'aura d'égards pour vous, car on dira : « Ah ! un tel, il est si bon ! Quand on lui marche sur les pieds, il vous demande pardon avec un sourire obligeant ! » Des conseillers à courte vue et niais vous souffleront peut-être qu'il est d'une habile politique de dire du bien de tout le monde, pour désarmer par là les adversaires possibles. Ne vous imaginez pas cela. C'est le contraire qui est vrai. Comme on n'a pas à craindre que vous répondiez aux coups, on tirera d'autant plus joyeusement sur vous. Il vous faut être méchant comme une sorcière et avoir une langue venimeuse comme un serpent. Votre parole doit être de l'acide sulfurique et laisser un vilain trou là où elle tombe. Un nom qui est passé par votre bouche doit avoir l'air d'être resté toute une semaine enfermé dans un ballon de vitriol. Faites-vous craindre, et ne vous préoccupez pas de vous faire en même temps haïr. Les lâches qui, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, forment la grande majorité, vous traiteront comme les populations sauvages traitent un fétiche malfaisant : ils vous flatteront et vous offriront des sacrifices, pour vous maintenir en bonne humeur ; les autres, il est vrai, vous paieront peut-être en monnaie identique ; mais voyez votre avantage, si aux re-

marques hostiles d'un de ceux que vous aurez calomniés, vous pouvez répondre en haussant les épaules : « Le pauvre homme cherche à se venger. Vous savez ce que j'ai toujours pensé et dit de lui ! » Chaque jugement défavorable sur votre compte a perdu sa valeur aux yeux de la foule, si vous avez eu l'habileté de dire toujours et partout à l'avance du mal de celui qui vous critique, car alors vous pouvez présenter ce jugement comme une tentative de représailles.

Un préjugé très répandu, qui émane évidemment d'idéalistes peu pratiques, veut qu'on se préoccupe particulièrement de la bonne opinion et de l'estime de ses pairs. Gardez-vous bien de croire à la justesse de cette thèse. Vos émules sont vos rivaux. Leur grande majorité veut, comme vous, le succès et rien que le succès, et leur place est diminuée de toute la largeur de la vôtre. N'attendez d'eux ni justice ni bienveillance. Ils exagèrent et colportent vos défauts, taisent sagement vos qualités. Vous avez à vous occuper seulement de deux espèces d'hommes : la grande masse au-dessous de vous, et les quelques personnes influentes qui détiennent entre leurs mains les honneurs, les places, en un mot votre avancement. Vous devez vous adapter aux lois d'une double optique, et apprendre à vous tenir de façon

à paraître très grand, vu d'en bas, et très petit, vu d'en haut. Cela n'est pas très facile, mais avec de la pratique et quelque aptitude naturelle, on acquiert cette habileté. La foule doit croire que vous êtes un génie d'une envergure extraordinaire, tandis que les chefs ou grands-prêtres de votre état doivent vous tenir au contraire pour une médiocrité laborieuse et de bonne volonté, qui jure par les paroles des maîtres, répand avec zèle leur gloire, et mourrait plutôt que de tenter d'obscurcir celle-ci par une critique ou par ses propres travaux. Si vous vous arrangez de façon à être vu par les gens au-dessous et au-dessus de vous toujours sous l'angle visuel approprié, alors préoccupez-vous de l'opinion de vos pairs moins que d'un fêtu. Vous faites votre chemin, et c'est là pour vous l'essentiel. Avez-vous enfin laissé en arrière vos compétiteurs, êtes-vous enfin en situation de les servir ou de leur nuire, alors vous me direz des nouvelles de la rapidité et de l'ensemble avec lesquels les méchants propos se changeront en éloges enthousiastes, la réserve froide en brûlante amitié, le dédain en respectueuse admiration.

A côté des principes philosophiques d'après lesquels vous devez diriger votre conduite dans le monde, il ne faut pas, cela va de soi, négliger les extériorités. Seul l'homme très riche dont les

millions ne peuvent être ignorés par personne, a le droit de se montrer modeste au point de vue des dépenses ; mais un homme de ce genre n'a rien à faire dans mon école du succès. Plus vous êtes pauvre, plus vous avez besoin de vous montrer magnifique. Habillez-vous richement, habitez un appartement somptueux, vivez comme si vous aviez un majorat à Golconde. Mais cela coûte de l'argent ? Evidemment ; et même beaucoup. Mais puisque l'on n'en a pas ? Alors on fait des dettes. Des dettes ? Mais certainement, mon garçon, des dettes. Il y a peu d'échelles qui permettent de gravir aussi rapidement et aussi sûrement les hauteurs, que les dettes. Il est révoltant de penser comme elles ont été calomniées et déconsidérées par les pédants. On s'est montré de la plus grande injustice à leur égard. On pardonnera au génial Henri Heine beaucoup d'impertinence et d'irrespect, mais jamais ce vers : « Homme, paie tes dettes ! » Quelle frivolité ! quelle immoralité ! Si vous suivez ce conseil, vous êtes perdu. Songez donc à une seule chose : qui se souciera de vous, si vous payez votre route avec une honnêteté mesquine et étroite ? Personne ne détournera la tête vers vous. Allez dans une redingote râpée, habitez une mansarde, mangez du pain sec, et ne faites pas de dettes : vous verrez le résultat. Les

chiens aboieront après vous, les sergents de ville vous examineront d'un œil méfiant, les gens convenables fermeront à votre approche leur porte à double tour. L'épicier même dont vous êtes le client cessera de prendre à vous le plus mince intérêt, de l'instant même où vous lui aurez réglé le prix de sa marchandise. Évanouissez-vous par hasard devant sa boutique, et il n'aura qu'une pensée, celle de débarrasser son entrée de cet encombrement. Prenez au contraire tout à crédit, carotez où vous pouvez, et votre situation change comme par un coup de baguette. D'abord vous aurez à votre disposition toutes les jouissances que le pauvre diable doit se refuser. Ensuite, votre aspect préviendra les gens partout en votre faveur. Enfin, vous aurez toute une garde du corps ou suite de collaborateurs ardents, voire fanatiques, de votre succès. Car chaque créancier est un ami, un protecteur, un zéléteur. Il ne permet pas qu'on médise de vous. Il se jette au feu pour vous. Jamais un père ne se donnera pour vous autant de peine qu'un créancier. Plus vous lui devez, plus il a d'intérêt à vous voir prospérer. Il veille à ce qu'on ne touche pas à un seul de vos cheveux, car votre vie est son argent. Il tremble quand un danger vous menace, car votre mort serait le tombeau de sa créance. Ayez beaucoup de créanciers, mon

garçon, et votre sort est assuré par avance. Ils vous mettront en possession d'une femme riche, d'une grande position, d'une bonne réputation. Le plus incomparable placement de capital, c'est d'employer l'argent des autres à un arrangement ornemental de sa propre existence.

Ce seraient à peu près là les idées conductrices d'après lesquelles devrait être formé le caractère et exercée la conduite des élèves pour le succès. Les disciples les plus mûrs pourraient aussi être initiés à la conception fondamentale sur laquelle repose toute la science de l'éducation dont il s'agit. Elle n'est pas longue à exposer. On peut faire de deux façons son chemin dans le monde : ou par ses propres qualités, ou par les défauts des autres. La première façon est de beaucoup la plus difficile et la plus incertaine, car elle présuppose avant tout qu'on possède des qualités, ce qui n'est pas le cas de tout le monde ; puis elle est liée à cette condition, que ces qualités soient remarquées et appréciées en temps opportun et comme il faut, ce qui, l'expérience l'apprend, n'arrive presque jamais. La spéculation sur les défauts des autres, par contre, réussit toujours. Le maître serait en conséquence autorisé à dire à son élève : Ne vous donnez aucune peine pour accomplir des choses extraordinaires et laissez parler votre travail pour

vous ; la voix de celui-ci est faible et est étouffée sous les cris de la médiocrité jalouse ; son langage est étranger et n'est pas compris par la foule ignorante ; seuls les esprits les plus élevés et les plus désintéressés seront attentifs à vos travaux et les reconnaîtront, mais eux aussi feront difficilement quelque chose pour vous, si vous ne poussez pas votre personne sous leur vue.

Au lieu donc de perdre votre temps à un labeur consciencieux et sévère, employez-le à étudier les défauts de la foule et à en tirer profit. La foule n'a aucun jugement, imposez-lui-en donc un ; la foule est superficielle et étourdie, gardez-vous donc d'être profond et de la contraindre à un travail intellectuel ; la foule est obtuse, faites donc votre entrée d'une façon si bruyante, que même les oreilles dures vous entendent et les yeux myopes vous voient ; la foule ne comprend pas l'ironie et prend tout à la lettre, dites donc explicitement et dans les termes les plus clairs du mal de vos rivaux et du bien de vous-même ; la foule n'a pas de mémoire, utilisez donc sans scrupules tout chemin qui peut vous conduire au but ; une fois que vous y serez parvenu, personne ne se rappellera comment vous êtes arrivé. Avec ces principes vous deviendrez riche et grand, et vous serez heureux sur la terre.

Pourvu qu'aucun élève initié par moi aux secrets du succès n'ait l'idée impertinente de me demander : « Puisque vous savez si exactement ce qu'on doit faire, vous êtes sans doute allé vous-même très loin? » Cela m'embarrasserait. Je ne pourrais que répondre : J'en ai vu d'autres arriver au succès, et cela m'a suffi. Quand on voit dans la cuisine manigancer les sauces, on perd l'appétit. Mais on est toujours en droit de le souhaiter aux autres¹.

(1) Il est arrivé cette chose incroyable, que plusieurs critiques allemands ont vu dans ce chapitre une exposition sérieuse de mes principes d'éducation, et ont exprimé au sujet de leur immoralité l'indignation la plus édifiante. Quel dommage que je n'aie pu me procurer la photographie de ces sages Thébains! J'aurais si volontiers offert aux lecteurs de ce livre l'occasion de connaître au moins en image les traits de ces fabuleux contemporains.

III

SUGGESTION

Le progrès humain, la marche en avant de l'humanité ne se produisent pas en large front, avec les officiers à leurs places réglementaires. Une minorité exigüe de pionniers s'avance isolément, pénètre dans les taillis, entaille les arbres, plante des jalons, et indique la route ; la foule suit ensuite, d'abord en petits groupes, puis en masses épaisses. Chaque poussée de l'humanité est l'œuvre du génie, qui exerce en elle les mêmes fonctions qu'exercent, dans l'individu, les centres suprêmes du cerveau. Le génie pense, juge, veut et agit pour l'humanité ; il élabore les impressions en aperceptions, il devine les lois dont les phénomènes sont l'expression, il répond aux excitations extérieures par des mouvements rationnels, et enrichit continuellement le contenu de la conscience. La majorité ne fait autre chose qu'imiter le génie ; elle répète ce que le génie a fait devant elle. Les individus parfaitement normaux, bien et harmonieusement développés, le font immédiate-

ment et atteignent approximativement le modèle. On les nomme les talents. Les individus restés en arrière sous tel ou tel rapport, non parvenus à la mesure moyenne du type humain à une époque donnée, n'y arrivent que plus tard et plus péniblement, et leur imitation n'est ni habile ni fidèle. Ce sont les philistins (pour ne pas dire les mufles).

Mais de quelle façon le génie agit-il sur la foule? Comment amène-t-il celle-ci à repenser ses pensées, à refaire ses actions? On a bien vite fait cette réponse superficielle : « Exemple! Imitation! » Avec ces vocables on croit avoir tout dit. En réalité, ils n'expliquent rien; ils ne font comprendre ni pourquoi l'homme, et l'animal d'ailleurs aussi est poussé à imiter, ni par quels moyens un être détermine l'autre à faire travailler ses centres cérébraux et ses muscles à peu près de la même façon que lui-même. Voici un homme qui pense ou fait quelque chose. En voici un autre qui répète intérieurement la même pensée, extérieurement la même action. Je ne puis m'empêcher de voir dans la pensée ou l'action de l'un une cause, dans la pensée ou l'action de l'autre un effet. Je vois l'exemple et l'imitation; mais entre les deux bée une lacune. Je ne vois pas le lien qui les unit. Je ne vois pas encore le pont sur l'abîme entre la cause et l'effet. Nous sommes là

à peu près en face de la même difficulté que nous offre la cinématique ou science du mouvement : elle établit bien que des mouvements existent, trouve aussi leurs lois avec une certitude plus ou moins grande, mais n'a pas encore fait la plus légère tentative pour expliquer comment le mouvement d'un corps se transmet à un autre, comment l'énergie d'un atome se transporte à un autre atome à travers l'intervalle non rempli de matière, et produit son effet sur celui-ci. L'incapacité de l'esprit humain à se représenter comment la force ou le mouvement, qui eux-mêmes ne sont rien de matériel, mais seulement un état de la matière, peuvent parcourir un espace vide de matière entre des particules de matière ; cette incapacité est même la plus forte objection de la raison contre la théorie atomistique, qui depuis Anaxagore domine la philosophie et fait le fond de notre mécanique et de notre chimie actuelles ; c'est elle qui oblige à l'hypothèse du tout à fait incompréhensible éther qui entourerait les atomes, et a de tout temps, même du nôtre, déterminé quelques-uns des plus profonds esprits, Descartes, par exemple, à préférer à la théorie atomistique celle de l'unité et de la continuité de la matière à travers tout l'espace.

La psychologie, je crois, résout plus aisément

cette difficulté que la science du mouvement. Elle peut s'appuyer sur un phénomène connu seulement en ces derniers temps, impliquant une assez satisfaisante explication du fait empirique que des êtres humains agissent intellectuellement les uns sur les autres, que des êtres humains en imitent d'autres. Ce phénomène est la suggestion.

Nous savons que tout mouvement est causé par la volonté, et que la volonté donne issue à ses impulsions motrices à la suite d'excitations conscientes du jugement, ou d'excitations automatiques, inconscientes, de nature émotionnelle. Si maintenant ces excitations qui mettent la volonté en activité émanent non du propre cerveau, mais d'un cerveau étranger, si la volonté d'un individu se fait la servante d'un jugement étranger ou d'une émotion étrangère et réalise des représentations de mouvement qui ont été élaborées dans un autre système nerveux central, nous disons que ses actions ont été suggérées à cet individu, qu'il est sous l'influence d'une suggestion. Naturellement, on observe le mieux la suggestion quand elle opère d'une façon pathologiquement exagérée. C'est le cas dans l'état d'hypnotisme. Un individu susceptible d'être hypnotisé, c'est-à-dire, en règle générale, mais pas nécessairement, un individu hystérique, est mis dans cette condition

étrange et non encore suffisamment expliquée du système nerveux. Celui qui l'a hypnotisé lui dit ensuite : « Tu iras demain matin à huit heures, telle rue, tel numéro, chez M. Durand, et tu le tueras avec un couteau de cuisine dont tu te seras muni. » L'individu hypnotisé est réveillé, et s'en va. Il n'a pas le moindre souvenir de ce qui s'est passé pendant son état d'inconscience. Il ne connaît pas M. Durand, n'a peut-être non plus jamais mis le pied dans la rue en question, et n'a notamment jamais fait de mal à une mouche. Le lendemain matin, cependant, il prend un couteau de cuisine qu'il vole tout bonnement, s'il le faut, n'importe où ; il se rend dans la rue indiquée, sonne au coup de huit heures chez M. Durand, et tuerait celui-ci pour de bon, si M. Durand, informé de l'expérience, n'avait pas pris ses mesures de précaution. Alors on s'empare de l'individu, on le désarme, et on lui demande ce qu'il voulait. En général il avoue immédiatement son dessein criminel, parfois il essaie d'abord de nier et ne confesse qu'après quelque pression. Quand on désire savoir pourquoi il a voulu commettre ce meurtre, ou bien il dit, s'il est naïf de sa nature : « Ça a dû se faire », ou bien il se renferme dans un silence obstiné. Si au contraire il a l'esprit éveillé et est intelligent, il